



Les Anges déchus

Mardi 07/12/2021 20h00

de Wong Kar-Wai

avec Leon Lai, Takeshi Kaneshiro, Charlie Young,

Hong-Kong – 1h37

05/03/1997, restauration 18/10/2017

Court métrage :

From Maria de Ana Moreira - Documentaire - 0h01

« Je voulais que le spectateur se sente entraîné dans un labyrinthe, dans lequel il rentre sans s'en rendre compte, et dont il ne peut plus sortir. Que le film soit à la fois claustrophobique et ludique. Le film oscille toujours entre deux humeurs. C'est parce qu'il montre les deux côtés de la pièce [...] Il y a beaucoup de voix « off ». A cause de leur solitude, les gens se parlent à eux-mêmes, plus souvent qu'ils ne parlent avec d'autres... » Wong Kar-wai



Lors de la remise du Prix Lumière 2017, à Lyon, le 20 octobre, Bertrand Tavernier a rendu un hommage vibrant au cinéaste de Hong Kong.

« Parlons du cœur. Il bat dans tous les films de Wong Kar Wai. Mis à nu, écorché, il s'arrête, repart, s'emballer, palpite comme un oiseau blessé, à même l'écran qu'il irrigue de bouffées de vie, de bouffées de sang. On sent ses pulsations, ses emballements, les moments où il se fige. Et là citons Alexandre Vialatte : « *Résumons-nous : si, comme le disait Gide, ce ne sont pas les bons sentiments qui font la bonne littérature, c'est tout de même, de façon ou d'autres, le cœur qui passionne le*

débat. Il faut que le lecteur sente derrière le talent je ne sais quelle épaisseur ou quelle chaleur humaine, quelle vitalité contagieuse, quel amour, disait Goethe (j'aimerais dire « allégresse ») » Il écrivait ceci, Vialatte pour célébrer Marie Aimée Méraville, une écrivaine auvergnate, de Saint Flour, qui parlait des « nuits de lait, de sonnailles et d'étoiles, des rivages de l'espérance si lumineux et si fuyants ».

[...]

Car Wong Kar Wai non content d'entremêler les histoires, les destins, va abandonner des personnages, changer de point de vue, de narrateur, fait sans cesse exploser la narration à coups d'ellipses, d'accélérés ou de ralentis. Comme s'il voulait non seulement casser les codes narratifs traditionnels (ses films sont parmi les plus allergiques à la notion de pitch), mais la temporalité qui pèse autant sur le cours du récit que sur les personnages qui s'y débattent comme pris dans une nasse dont ils essaient de s'échapper.

Il se met au diapason de leurs sentiments, calque le rythme de ses films, de leurs plans sur leurs pulsions, leurs élans, leur moment d'abandon ou de désespoir, comme si rien n'avait été prémedité, que tout naissait dans l'urgence, ce qui n'est sans doute pas le cas. Il faut, pour obtenir ces surgissements, ces éclaboussures émotionnelles, entretenir avec ses comédiens, avec le génial Christopher Doyle une complicité incroyable, mélange d'énergie et d'hypersensibilité que je retrouve dans la magie qui soudait le pianiste Bill Evans, Paul Motian et Scott La Faro.

Il faut aussi débarrasser l'écran des surplus d'intrigues pour ne garder que ce qui importe dans cette chorégraphie des solitudes et des frustrations, tout ce qui touche au temps, aux efforts pour l'apprivoiser, pour guérir de ses blessures.

Car le temps est au cœur de tous les films de Wong Kar Wai, le temps qui ronge, qui corrode, qui exacerbe les passions ou les anesthésie, qui transforme un couple d'amoureux en étrangers, ou vice versa. [...]

Sa narration complexe et riche, loin de se complaire à des jeux d'esthètes, se construit sur et avec le regard de l'autre, votre regard, se servant de la musique, des émotions pour vous tendre la main, pour aussi raconter votre histoire.

Revenons à Alexandre Vialatte : « *Il y a des œuvres ou des auteurs qu'on touche comme des serpents ou des mécaniques ; ils refroidissent la main comme le fer ou le boa. Je crois que les grands auteurs sont des grands mammifères : ils ont le sang chaud, le poil fourni, la robe luisante. Touchez-les en hiver, la main revient réchauffée. »* »

<https://www.la-croix.com/Culture/Cinema/chorégraphie-solitudes-frustrations-2017-10-25-1200886990>